SUPPLÉMENT

AU *BULLETIN* D'AVRIL, MAI ET JUIN 1862.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ

tenue le 29 avril 1862

SOUS LA PRÉSIDENCE DE M. **CHARLES READ**, PRÉSIDENT.

L'Assemblée générale annuelle s'est tenue pour la dixième fois, le 29 avril 1862, à l'Oratoire, à trois heures.

M. le pasteur Guiral ayant prononcé la prière d'ouverture, M. le président de la Société s'est exprimé ainsi :

Messieurs,

On a remarqué que les travaux auxquels peut donner lieu l'histoire du protestantisme français sont renfermés dans un cercle assez restreint, cette histoire gravitant nécessairement autour de quatre ou cinq faits principaux dans un espace de trois siècles; et l'on a cru pouvoir faire ressortir de cette observation une critique à l'adresse de notre Société. Nous voulons examiner aujourd'hui en peu de mots avec vous la valeur de cette remarque et du reproche, qu'en la tenant pour fondée, on s'est cru autorisé à nous faire.

Au dire des uns, adversaires déclarés et détracteurs systématiques des principes mêmes de la Réforme, son histoire ne serait qu'une suite de rébellions contre le droit politique et religieux, rébellions signalées par des succès éphémères et par de légitimes et éclatants châtiments. Selon les autres, au contraire, les annales du protestantisme sont celles mêmes du droit de la conscience qui, une fois réveillée de son long sommeil, s'affirme et revendique incessam-

ment et glorieusement sa liberté native, dont une tutelle usurpatrice avait fini par la déposséder.

Mais ce grand épisode de notre histoire nationale, — qui n'est autre chose au fond que son côté intellectuel et philosophique, — il se traduit, nous dit-on, en quelques événements bien connus. Ce sont : les guerres de religion et la Saint-Barthélemy, l'Edit de Nantes et la chute de La Rochelle, la proscription de 1685, la guerre des Camisards, l'Edit de tolérance de 1787. Voilà, de quelque façon qu'on les envisage et qu'on les apprécie, les différents termes où vous êtes, ajoute-t-on, fatalement ramenés. N'est-ce pas là un cercle bien monotone? N'est-ce pas une donnée quelque peu surannée et une tâche peu profitable que celle qui vous condamne à revenir périodiquement sur ces tristes souvenirs des âges antérieurs, à remuer ces cendres refroidies d'un passé à jamais disparu?

A ces objections, à ces questions, il nous semble d'autant moins difficile de répondre que certains incidents viennent de temps à autre prendre la parole et témoigner pour nous d'une manière tout à fait inattendue.

Oui, sans doute, ces points néfastes de nos annales qui viennent d'être rappelés, — les guerres civiles auxquelles demeure accolé le nom de religion, la nuit infâme de la Saint-Barthélemy, l'Edit de Nantes, obtenu à grand'peine et si malaisément exécuté pendant un temps si court; la chute de La Rochelle, où commence l'immolation du parti protestant à l'unité, et l'Edit de 1685, par lequel se consomma à tout prix ce lamentable sacrifice; sans doute, le soulèvement des Cévennes qui en fut la conséquence, et cet Edit de 1787, tout à la fois si tardif et si voisin de la chute de la monarchie, — ce sont bien là les traits principaux qui constituent l'histoire des protestants de France, prise dans son ensemble. Ce sont les points culminants de la contrée que nous explorons, qui frappent et attirent les yeux tout d'abord, et que l'on ne saurait perdre de vue. Mais est-ce à dire que ce soient les seuls, qu'il n'y en ait pas de nouveaux à apercevoir, ou que leur aspect doive suffire et détourner nos regards de ces espaces, de ces profondeurs en quelque sorte inconnues, où l'œil n'avait pas encore pénétré? Oui, sans doute, ils sont tour à tour pour nous, dans notre marche, des points de départ et des points d'arrivée. Mais croit-on que tout ait été dit, même sur ces événements d'une importance exceptionnelle, qu'ils aient livré leur dernier

secret ou donné dans leur entier les terribles leçons qu'ils contiennent et qu'il conviendrait d'en tirer?

Et aussi est-ce de variété qu'il s'agit dans une histoire, qui n'est certes pas de fantaisie, qui s'est faite comme elle a pu, sous la main de Dieu, et qui ne se compose que de trop sévères réalités? — Elle est, dites-vous, d'un caractère bien uniforme et bien sombre. Comme s'il fallait à un pareil drame d'autres éléments d'intérêt que ceux qui le constituent essentiellement, et comme si les destinées du peuple protestant ne présentaient pas aussi leurs alternatives de succès et de revers, leurs jours de fermeté et de défaillance! — Ce serait enfin, à vous entendre, remplir un rôle tout au moins ingrat et infructueux, si ce n'est même périlleux et regrettable, que de rajeunir ainsi de vieilles discussions, de raviver peut-être d'anciennes plaies heureusement et à tout jamais fermées.

Cette dernière objection ne tend à rien moins qu'à contester l'utilité et l'opportunité de notre œuvre, et nous nous croyons en mesure, aujourd'hui surtout, d'y contredire.

C'est une trompeuse illusion, c'est une profonde erreur de croire que le présent n'a plus rien à démêler avec le passé, qu'un abîme infranchissable nous en sépare et nous force à répudier, bon gré, malgré, ses legs onéreux; en un mot, que nous devons, sans souci des folies d'un autre âge, marcher en avant ou dormir tranquilles, et qu'il n'est pas d'Epiménides parmi nous. Il en est, et sans s'exagérer la crainte qu'ils peuvent inspirer, il est bon sans doute, il est prudent et sage de les reconnaître et de les surveiller. N'avons-nous pas vu, ne voyons-nous pas, à certains intervalles, reparaître certaines apologies et réhabilitations du moyen âge? N'est-il pas de mode alors d'entendre prôner par certaines bouches les douceurs infinies de cet âge d'or? Nous ne les prenons certes pas tout à fait au mot, et nous avons quelque peine à croire que véritablement le pavillon ainsi arboré couvre la marchandise. Cependant il faut bien admettre que parmi ces chevaliers rétrospectifs il en est de sincères, et, à défaut d'autre mérite, il faut leur faire honneur de cette sincérité.

Citons un autre exemple, présent à tous les esprits, non moins frappant. Ne sait-on pas qu'il y a quelques années, un beau matin, la question de la révocation de l'Edit de Nantes surgit tout à coup dans la presse politique, se posa dans tous les premiers-Paris, et y

demeura à l'ordre du jour en guise de sujet d'actualité durant plusieurs mois et davantage? Le spirituel chroniqueur d'une de nos grandes revues ne fit que rendre sensible, par une vive image, cette singularité si imprévue, cette préoccupation inopinée du moment, lorsqu'il commença un de ses articles, en disant : « La grande affaire d'aujourd'hui, la grande nouveauté, c'est la révocation de l'Edit, de l'Edit de Nantes. On ne s'aborde plus qu'en se demandant : Qu'en pensez-vous? Etes-vous pour ou contre? »

Un peu plus tard ce fut le tour de la Saint-Barthélemy, et il n'est pas rare de voir alternativement l'un ou l'autre de ces deux sinistres problèmes prendre place d'une manière incidente, à l'instant où l'on s'y attend le moins, dans la polémique quotidienne.

Et n'est-ce pas il y a quelques jours, n'est-ce pas hier qu'une étrange et affligeante nouvelle, arrivant du Midi, venait nous surprendre, et qu'on nous représentait les érudits penchés sur leurs bouquins pour y suivre à ses traces sanglantes l'histoire du vieux fanatisme français dont il s'agissait de célébrer les éphémérides? Les courriers de Toulouse nous apportaient un mandement épiscopal, ordonnant, à mots couverts, un jubilé solennel, une fête locale en l'honneur d'un glorieux événement accompli en cette ville trois cents ans auparavant. Quel était donc ce glorieux événement dont on ne précisait pas la nature et les détails, dont on parlait cependant avec enthousiasme, et que l'on présentait à la commémoration des fidèles de l'Eglise romaine? C'était justement l'un des plus détestables épisodes de ces guerres plus que civiles, de ces guerres de religion qui changèrent la France, il y a trois cents ans, en un théâtre de carnage. C'était un massacre de concitoyens à concitoyens, une Saint-Barthélemy partielle, avant celle de 1572, que l'on proposait à des catholiques du dix-neuvième siècle comme un anneau digne de « renouer la chaîne du passé. » A cette étrange nouvelle, chacun a couru aux sources, on s'est mis à consulter les auteurs, les La Popelinière, les de Thou, les Mézeray, le bénédictin Dom Vaissette, et l'on a constaté l'unanimité des témoignages historiques. Qu'il nous soit permis d'en invoquer un que l'on a laissé de côté et qui n'est pas suspect. C'est le compilateur catholique des *Annales de la ville de Toulouse*, publiées en 1772 et dédiées au dauphin. « Le 16 mai 1562, on convint d'une trêve, dit-il, et l'on offrit aux religionnaires la liberté de se retirer ou de rester dans la ville, la vie sauve, pourvu

qu'ils désemparassent de l'hôtel de ville et qu'ils y laissassent leurs bagages et leurs armes. Les vivres et la poudre leur manquaient. Une plus longue résistance les exposait à une mort certaine. Ils consentirent à ce traité. Plus de deux mille personnes s'étaient retirées à l'hôtel de ville, tant hommes que femmes; nombre dans lequel n'étaient point compris ceux qui combattaient. Un très grand nombre se retira à Montauban et ailleurs, dès le soir même de la trêve. Les autres, qui étaient restés, célébrèrent à Toulouse la Cène le dimanche, jour de la Pentecôte, et résolurent de se retirer le même soir. Le traité de capitulation portait expressément qu'ils ne seraient point troublés dans leur voyage; ils sortirent sur cette promesse par la porte de Villeneuve. Mais à peine ils étaient en marche que les catholiques se jetèrent sur eux, en massacrèrent une partie, et traînèrent les autres chargés de fers dans des cachots, où bientôt la mort fut le moindre de leurs maux. D'autres furent accablés plus impitoyablement encore par les paysans. Le vicomte d'Arpajon recueillit cinq à six cents de ces infortunés qu'il conduisit à Montauban. Entre les religionnaires qui furent assez heureux pour échapper à leurs persécuteurs, on compte quatre capitouls qui s'expatrièrent volontairement. » (Tome III, page 512.)

Voilà le fait exposé dans sa nudité! Un historien huguenot, qui était alors étudiant en droit à Toulouse, et qui avait failli être du nombre des victimes, La Popelinière, que l'historien catholique La Faille prend lui-même pour garant, parce que, dit-il, « quoique religionnaire, il m'a toujours paru fort sincère, » La Popelinière fait monter à 4,000 le chiffre de ceux qui périrent dans cette horrible boucherie, que l'on ose qualifier d'acte d'énergie et de délivrance, et au souvenir de laquelle on croit devoir se féliciter du triomphe que la foi catholique obtint dans Toulouse à un pareil prix.

C'est qu'en effet le parlement avait institué une procession annuelle, où il devait assister en robes rouges, en mémoire de ce triomphe, et en vain le chancelier de l'Hôpital avait fait casser cet infâme arrêt (1), la procession s'était longtemps célébrée le 10 mai. Il y a plus : les capitouls et le corps de ville de Toulouse avaient de leur côté adressé une humble supplique au pape pour obtenir l'établissement de deux jours de fête solennelle, les 12 et 17 mai, et

(1) *Annales de la ville de Toulouse*, t. III, p. 515.

le pape Pie IV, sans se faire prier, avait obtempéré à ce pieux désir, en y ajoutant même la concession d'un jubilé, c'est-à-dire « la pleine indulgence et entière rémission de tous et chacun de leurs péchés en faveur de ceux qui fréquenteraient l'église métropolitaine de Saint-Etienne et la basilique de Saint-Saturnin en priant avec ferveur pour la conversion des hérétiques et la prospérité de l'Eglise militante. » Soit que cette grâce, qui était annuelle, fût trouvée trop abondante, soit toute autre cause, le jubilé, insensiblement, avait été renvoyé à l'anniversaire séculaire, et en conséquence, il avait été célébré sous Louis XIV en 1662 avec une pompe éclatante. En 1762, sous Louis XV, on avait provoqué un nouveau bref confirmatif du pape Clément XIII, pour exciter la dévotion des fidèles, et la fête avait eu lieu avec un redoublement d'allégresse, au lendemain même de l'affaire Calas (1).

Un siècle s'est encore écoulé. On pouvait se persuader que ceux qui célébraient jadis une telle solennité, dans de telles circonstances, avaient tout à la fois beaucoup appris et beaucoup oublié. On a vu avec douleur le contraire. C'est vainement que Voltaire, ce terrible vengeur, a rudement secoué les dormeurs d'un autre âge; c'est vainement qu'il a marqué du fer rouge cette page des annales toulousaines, qu'il a quatre et cinq fois stigmatisé la barbarie de cette fête inouïe dans laquelle un peuple chrétien remerciait Dieu en procession et se félicitait d'avoir égorgé, il y a deux cents ans, pour le bon motif, 4,000 de ses concitoyens (2). C'est vainement que le parlement de Toulouse, le bourreau de Calas, a été emporté par le souffle révolutionnaire, qu'un abîme a été creusé entre le régime ancien et le régime moderne, et qu'une ère vraiment nouvelle a été inaugurée. Certains hommes n'ont rien appris, et nous font bien voir, à l'occasion, qu'ils n'ont rien oublié. N'est-ce pas l'un d'eux, et l'un des plus éclairés, l'un des plus généreux (hâtons-nous de le reconnaître), qui exaltait, en 1841, du haut de la chaire de Notre-Dame de Paris, « la grandeur de la SAINTE et GLORIEUSE Ligue, » et proclamait ces propres paroles que nous avons entendues de nos oreilles et qui sont d'ailleurs imprimées : « Quand on sauve la na-

(1) Lettre pastorale de Monseigneur Florian Desprez, archevêque de Toulouse, du 13 mars 1862 (journal *le Monde* du 11 avril).

(2) Voir *Traité sur la Tolérance* (1763), chap. I et X; *Lettre au comte d'Argental*, du 6 décembre 1767; *Histoire du Parlement de Paris* (1769), ch. XXIV.

tionalité d'un peuple, quand on lui conserve sa foi, TOUS LES CRIMES SE PERDENT DANS LA GLOIRE » (1). Après une telle profession, en vérité, de quoi pourrait-on s'étonner? Comment énoncer en termes plus clairs la fameuse proposition, que *la fin justifie les moyens?* Et ceux-là font-ils autre chose que de l'appliquer à leur tour, qui viennent aujourd'hui proclamer saint et glorieux le guet-apens de 1562, par ce même motif qu'il délivra Toulouse de l'hérésie?

Heureusement que le progrès des lumières est malgré tout incontestable, et que c'est précisément dans de semblables occasions qu'il se manifeste par les protestations de la majorité de nos concitoyens contre une minorité rétrograde, bien minime par comparaison! Heureusement qu'il en est, en grand nombre, qui n'ont pas oublié les enseignements du passé, et qui lisent dans l'histoire du protestantisme et de la nation française le terrible avertissement contenu dans ces trois dates s'entre-répondant de siècle en siècle : 1572, — 1685, — 1789!

Et nous, Messieurs, recevons aussi de ces exemples la leçon qu'ils nous apportent. Reconnaissons que les questions d'histoire les plus indifférentes en apparence ou les plus sombres, ont de ces retours inattendus et peuvent sortir à un jour donné du domaine de la spéculation pour troubler notre quiétude. C'est pour ce jour qu'il faut être prêts, afin de répondre et de faire justice, comme vient de le faire ici spontanément l'opinion publique, par un retour à notre propre histoire! En un mot, l'expérience le montre une fois de plus, — lorsque nous revenons sans cesse aux sources de nos annales, lorsque nous en approfondissons successivement tous les détails, en cherchant de plus en plus la vérité, lorsque nous nous demandons quels furent nos pères, nous ne faisons pas une œuvre inopportune, nous ne faisons pas une œuvre inutile!...

Nous continuerons donc, Messieurs, à la faire comme par le passé, avec plus d'activité et plus de zèle encore que par le passé, — surtout, s'il plaît à Dieu, avec plus d'exactitude. Car nous sommes en ce moment fort en retard pour la publication de notre *Bulletin*. Des circonstances exceptionnelles ont entraîné cette situation anormale qui va cesser et qui ne se renouvellera plus, nous croyons pouvoir en donner la formelle assurance.

(1) *Sermon* du R. P. F. LACORDAIRE, prononcé à Notre-Dame de Paris, le dimanche 14 février 1841. Paris, in-8°, page 13.

Il nous tarde, Messieurs, de céder la parole aux collaborateurs qui ont bien voulu se charger de nous communiquer aujourd'hui deux lectures propres sous différents rapports à captiver votre attention. L'une, de M. Jules Bonnet, est relative aux *derniers jours de Lefèvre d'Etaples*, d'après des documents inédits. L'autre, de M. Louis Lacour, est la fin d'un travail sur *Versailles et les Protestants de France*, dont la première partie, lue à pareil jour, il y a trois ans, fut écoutée avec un vif intérêt.

Avant de donner la parole à M. Dhombres, qui avait bien voulu se charger de lire le travail de M. Jules Bonnet, M. le président à présenté à l'assemblée, au nom de M. A. Coquerel fils, son *Précis de l'Histoire de l'Eglise réformée de Paris, d'après des documents en grande partie inédits.* 1re *époque* (1512 à 1594) : *de l'Origine de l'Eglise à l'Edit de Nantes.* Ce volume, de 271 pages in-8° très remplies, est précédé d'une dédicace ainsi conçue :

« Je dédie à l'Eglise réformée de Paris cette première esquisse de son « histoire, comme un témoignage de dévouement, et je demande à Dieu « que les glorieux exemples de nos pères, recueillis dans cet humble tra- « vail, contribuent, sous sa bénédiction, à rendre l'Eglise protestante ca- « pable de remplir les difficiles devoirs que le présent lui impose et digne « des hautes destinées que lui offre l'avenir. »

LES DERNIERS JOURS DE LEFÈVRE D'ÉTAPLES

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS (1).

1531-1537.

« Parmi les grandes figures qui s'élèvent autour du berceau de la Réforme française, il n'en est pas de plus vénérable et de plus pure que celle de Lefèvre d'Etaples. Ce professeur de l'université de Paris qui, après avoir accompli comme les sages de l'antiquité de lointains voyages à la recherche de la vérité, commenté tour à tour Aristote, Euclide, Boëce, voit poindre dans ses solitaires méditations l'aube d'une rénovation évangélique après laquelle soupirent tant d'âmes depuis les jours de Valdo et de Gerson, nous apparaît comme la personnification de l'esprit humain transporté sur le seuil d'un monde nouveau qui découvre ses magiques perspectives. Si Lefèvre est plus un docteur qu'un apôtre, s'il ne possède ni l'énergie qui fait les réformateurs, ni l'enthousiasme qui fait les martyrs, sa vieillesse a je ne sais quel attrait de candeur et de pureté qui rappelle les premiers âges de l'Eglise. Entouré de ses disciples à l'ombre de Saint-Germain des Prés, ou dans le diocèse de Meaux rajeuni comme par un souffle apostolique, il représente dans leur intime union la Renaissance et la Réforme, avant l'âge des disputes et des schismes, à ce moment fortuné où les disciples rangés autour du maître, et recueillant avidement sa parole, aspirent à régénérer le monde par les seules effusions de la foi et de la charité. »

Ce n'est pas affaiblir le sentiment de respect et de vénération qui s'attache à Lefèvre d'Etaples que d'essayer, comme l'a fait M. Jules Bonnet, de dissiper le mystère qui enveloppe ses derniers jours. On sait qu'à l'heure de la persécution qui dispersa ses disciples, les uns confessant courageusement leur foi sur le bûcher, les autres voués à l'exil, le pieux vieillard, ému des périls qui menaçaient la Réforme naissante, chercha un asile d'abord à Strasbourg, puis à Blois, enfin à Nérac sous la protection de Marguerite de Navarre. Il y mourut plus qu'octogénaire, en 1537, sans avoir eu le courage de se séparer d'une Eglise dont il connaissait les erreurs. C'était la conséquence des théories mystiques qu'il avait toujours mêlées à l'enseignement du pur Evangile, et dont son disciple, Gérard Roussel, évêque d'Oléron, n'était pas moins imbu. — Le regretta-t-il à ses derniers

(1) Pour tenir lieu du morceau qui a été lu, et que M. Bonnet s'était réservé de ne point publier encore, nous en donnons ici un résumé avec les documents qu'il nous a communiqués.

moments? S'il faut en croire Hubert Thomas, secrétaire de l'électeur palatin, qui tenait ces détails de la reine de Navarre, Lefèvre d'Etaples s'accusa de faiblesse, presque d'infidélité, à l'heure suprême. Il témoigna son repentir « de ce qu'ayant connu la vérité, et l'ayant enseignée à plusieurs personnes qui l'avaient signée de leur sang, il s'était tenu caché dans une retraite, loin des lieux où se distribuaient les couronnes des martyrs (1). » Ce témoignage d'un contemporain, contesté, il est vrai, par Bayle, et après lui par les savants auteurs de la *France protestante*, reçoit une confirmation inattendue de la découverte de précieux documents recueillis à Genève par M. Bonnet, et qu'il veut bien nous communiquer. C'est une correspondance entre Farel et Michel d'Arande, tous deux disciples de Lefèvre, et devenus, par un singulier contraste qu'explique l'influence de leur maître, l'un le plus grand missionnaire de la Suisse française, l'autre évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux, en Dauphiné. Le langage de Michel d'Arande est triste et significatif. Il confirme à sa manière la vérité des renseignements transmis à Farel, sur la mort de leur maître commun. Mais il nous révèle surtout les souffrances que durent éprouver, à cette époque de crise et de rénovation, bien des hommes qui n'eurent pas le courage de mettre d'accord leur foi et leurs actes, de dire avec l'Apôtre : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé ! » Nous reproduisons ici les textes originaux sans commentaire, avec la traduction littérale, en y joignant un fragment intéressant, relatif à la traduction du Nouveau Testament par Lefèvre d'Etaples. Malgré les douloureuses incertitudes qui troublèrent la paix de ses derniers jours, Lefèvre n'en demeure pas moins un des plus illustres représentants du spiritualisme chrétien au XVIe siècle, et la Réforme n'oubliera point ce qu'elle doit au pieux traducteur de la Bible, « à « un personnage de si grande renommée, de si bonne et sainte vie. »

I

Faber Stapulensis Farello.

(Bibl. de Genève, vol. 112. Orig. autogr.)

Meldis, 6 julii 1524.

Guillelme frater, gratia et pax Christi tecum. Quam consolationem spiritus ex literis tuis, Œcolampadii, Pelicani, Hugalai et ex germanicis libris concepi, dicere haudquaquam possim, quia plane redo-

(1) Bayle, *Dict. Hist.*, art. *Lefèvre d'Etaples*, note A.

lent christianismum. O bone Deus, quanto exulto gaudio quum percipio hanc pure agnoscendi Christum gratiam jam bonam partem pervasisse Europæ, et spero Christum tandem nostras Gallias hac benedictione invisurum. Vota audiat Christus, et cœptis ubique victor adspiret! Vix credes posteaquam libri gallici Novi Organi emissi sunt, quanto Deus ardore simplicium mentes aliquot in locis moveat ad amplexandum verbum suum, sed juste conquereris non satis late invulgatos... Nonnulli authoritate senatus interveniente prohibere conati sunt, sed rex generosissimus in hoc Christo patrocinatus adfuit, volens regnum suum libere ea lingua qua poterit audire absque impedimento Dei verbum. Nunc in tota diocesi nostra festis diebus et maxime die dominica legitur populo et epistola et evangelium lingua vernacula, et si parœchus aliquid exhortationis habet ad epistolam aut evangelium, aut ad utrumque adjicit...

Robertus, credo, ad te scribet qui animo est christianissimo. Sed dabit aliquando Deus ut purum possimus cernere lumen. Nunc, nunc nihil nisi tenebræ saltem præter paucos apud illam olim claro nomine Lutetiam. Carolus illic satis pure evangelizat...

TRADUCTION.

Lefèvre d'Etaples à Farel.

Meaux, 6 juillet 1524.

Guillaume, mon cher frère, la grâce et la paix du Christ soit avec vous. Je ne saurais vous exprimer les consolations spirituelles que j'ai ressenties en lisant votre lettre et celles d'Œcolampade, de Pelican, d'Hugalaüs, qui respirent une foi si chrétienne. Bon Dieu! de quelle joie tressaille mon cœur, quand je vois la pure connaissance du Christ répandue déjà dans une grande partie de l'Europe, et que j'espère voir la même bénédiction accordée à notre chère France. Que le Seigneur exauce nos vœux et couronne nos efforts! Depuis la publication du Nouveau Testament en langue vulgaire, vous ne sauriez croire de quelle ardeur est enflammée l'âme des simples pour saisir et goûter la divine Parole. Il est vrai qu'elle n'est point assez répandue, et vos plaintes ne sont que trop fondées à cet égard... Nos adversaires, invoquant l'autorité du parlement, se sont

efforcés d'entraver la publication du saint Livre, mais notre magnanime monarque prenant en main la cause du Christ, a voulu que chacun pût lire, sans aucun empêchement, les oracles divins dans sa propre langue. Maintenant par tout ce diocèse, l'évangile est lu au peuple le dimanche et les jours de fêtes, et l'officiant peut ajouter à cette lecture les paroles d'exhortations qu'elle lui suggère.

Robert, dont on ne saurait trop louer la piété (1), se propose aussi de vous écrire. Dieu nous donnera tôt ou tard de contempler la pure lumière. Maintenant, hélas! sauf un petit nombre d'exceptions, ce ne sont que ténèbres dans ce Paris dont le nom rayonnait d'un si pur éclat. Caroli cependant y prêche assez purement.

II

Farellus Michaeli Arandio.

(Fragment autographe. Bibl. de Genève, vol. 113.)

Ann. 1537.

Jacobus Faber Stapulensis noster laborans morbo quo decessit per aliquot dies ita perterritus fuit judicio Dei ut actum de se vociferaret, dicens se æternum periisse quod veritatem Dei non aperte professus fuerit, idque dies et noctes vociferando querebatur, et cum a Gerardo Rufo admoneretur ut bono esset animo, Christo quoque fideret, is respondit : Nos damnati sumus, veritatem celavimus quam profiteri et testari palam debebamus. Horrendum erat tam pium senem ita angi animo et tanto horrore judicii Dei concuti, licet tandem liberatus bene sperare cœperit ac perrexerit de Christo.

Hic admonitus serio Michael Arandius episcopus San-Paulinus ita respondet ad litteras quas accepit.

Acerrimo mihi Caio (Guillelmo) regiis negotiis occupato
salutem, gratiam et pacem.

Vix puto transitum pii illius senis Stapulensis tam vehementer animum tuum percelluisse quam me totum perterruerunt literæ tuæ et

(1) Sans doute Robert Olivétan.

piæ et christianæ, dum eas lectitarem non solum stilo quodam humano sed gladio etiam Spiritus spiritum atque animam proscindentes ac pertrahentes, præsertim cum depingunt mihi ac proponunt Christum Jesum ita me confortantem ac mecum tam juste expostulantem ut nihil omnino mihi relinquatur aliud quod opponam nisi quod me modis omnibus reum ac convictum illi dedam. Quare ne te diutius impediam, rogo te atque obtestor per eumdem Dominum nostrum Jesum ut me continuis vestris precibus adjuvetis, atque interim vestris exhortationibus semper sollicitare non desistatis, quo tandem ex hoc profundo limo in quo non est substantia erigi queam. Præses tabellarius cætera tibi tuisque referet vosque omnes nomine illius salutabit sine quo nulla licet. Salve.

Tuus frater, Cor tardivus (sic).

(*Manu Farelli*) : Michael Arandius.

TRADUCTION.

Farel à Michel d'Arande.

Jacques Lefèvre d'Etaples, notre maître, souffrant de la maladie dont il est mort, fut, durant quelques jours, tellement effrayé du jugement de Dieu, qu'il ne cessait de répéter : « C'en est fait de moi ! J'ai encouru la mort éternelle pour n'avoir pas osé confesser publiquement la vérité. » Nuit et jour il ne cessait de faire entendre ces tristes plaintes. Gérard Roussel se tenant près de lui l'exhortait en vain à se rassurer et à mettre toute sa confiance en Jésus-Christ. Lefèvre répondait : « C'est un juste jugement de Dieu qui nous condamne, parce que nous avons tenu cachée la vérité à laquelle nous devions rendre témoignage devant les hommes. » C'était un douloureux spectacle de voir ce pieux vieillard en proie à de si vives angoisses, et terrifié à ce point par la pensée du jugement divin. A la fin, cependant, affranchi de toute crainte, il s'est endormi paisiblement dans la foi au Christ.

Sérieusement averti par moi à ce sujet, Michel d'Arande, évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux, répond en ces termes au message que je lui avais adressé :

Au très ardent Guillaume Farel, occupé des affaires du Roi (*Lisez :* de Dieu), grâce, paix et salut.

La mort de notre vénérable maître Lefèvre d'Etaples, ne vous a pas plus vivement impressionné, que je l'ai été moi-même à la lecture de votre lettre si pieuse et si chrétienne. J'ai reconnu, en la lisant, non le langage de l'homme, mais ce glaive de l'Esprit qui pénètre jusque dans les plus intimes divisions de l'âme et du corps. Je me suis surtout senti ébranlé par cette vive image du Christ, qui me presse de montrer plus de courage et de ne rien négliger pour répondre à ses appels, et aller à lui dans le sentiment de mes misères et de mon indignité. Pour ne pas vous retenir trop longtemps, je vous supplie, au nom du Seigneur, de continuer à m'aider par vos prières, à me soutenir par vos exhortations, afin que je puisse sortir du bourbier sans fond dans lequel je suis plongé. Le personnage chargé de vous apporter cette lettre, vous dira le reste de vive voix, et vous saluera tous au nom de Celui sans lequel tous nos efforts sont impuissants. Adieu !

Votre frère, *le Cœur tardif.*

(Au-dessous, de la main de Farel) : MICHEL D'ARANDE.

Une autre lettre, également autographe, de l'évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux, en réponse à de chrétiennes exhortations de Farel, est signée : *Tuus animo quem nosti,* et de la main de Farel : MICHAEL ARANDIUS. (Biblioth. de Genève, vol. 113.)

VERSAILLES ET LES PROTESTANTS.

(Fin de l'étude historique intitulée : *Souvenirs protestants de la Ville et du Palais de Versailles, jusqu'en* 1789. — Voir t. VIII, p. 352.)

L'histoire de Versailles, au point de vue spécial qui nous occupe, n'a pas pour bornes l'année 1789. Dans un travail lu à l'une des précédentes séances générales de la Société, nous nous sommes arrêté à cette époque si glorieuse pour la France et en particulier pour le protestantisme qu'elle fit à jamais sortir de tutelle. Nous n'avons pas à revenir sur les faits déjà exposés. Rappelons seulement, en quelques mots, les principaux points de cette première étude. De grandes figures historiques, de grands événements ont passé sous nos yeux. Nous avons assisté aux origines protestantes de la ville, qui datent du jour néfaste du 24 août 1572. Par l'assassinat du propriétaire du château, qui sera plus tard le domaine de Louis XIV, le pays a pour ainsi dire, ce jour-là, reçu son baptême sanglant. Peu après, Henri IV y bâtit un rendez-vous de chasse; Louis XIII y fonde une ville; Louis XIV y crée un monde. Nous avons suivi les actes de ce roi, à qui l'on peut si bien contester son titre de *grand*. Le château de Versailles, où la révocation de l'Edit de Nantes fut si longtemps méditée, nous a révélé le mystère de la vie intime de quelques-uns des persécuteurs; nous sommes entré dans le cabinet du roi, dans la petite chambre de Madame de Maintenon; nous avons examiné ces peintures qui représentent tous les hauts faits religieux du règne. La vie de Madame la Princesse Palatine, duchesse d'Orléans, nous a offert quelques traits formant un contraste heureux avec ces derniers tableaux, et notre récit s'est terminé au règne de Louis XVI, le jour du départ de ce faible et malheureux prince, le 6 octobre 1789.

A cette première et rapide esquisse, nous aurions aujourd'hui à ajouter bien des détails nouveaux. Nous pourrions indiquer la place même où Louvois inventa les dragonnades, dans ce bâtiment de la surintendance qui fut plus tard la demeure du pacifique cardinal Dubois; décrire la chapelle où tour à tour Bossuet et les coryphées du parti jésuite amoncelèrent les orages sur la tête des protestants. Cette chapelle n'était pas le grand édifice qu'on admire aujourd'hui;

elle a été réunie aux appartements, et forme par sa partie supérieure la salle des gardes actuelle. Nous pourrions rechercher ces meubles, ces tableaux, etç., magnifiques ornements du château, dus à de grands artistes, l'honneur de la Réforme : aux *Gobelins*, dont le nom sera toujours populaire; à ce *Boulle*, qui personnifie tant de merveilleux ouvrages d'ébénisterie; à l'admirable *Petitot*, si bien surnommé le Raphaël de la peinture en émail, etc., etc. Nous pourrions montrer Colbert jouant aussi son rôle dans les persécutions, et contre-signant à Versailles, au mois d'août 1669, l'édit par lequel il fut défendu à tous les Français, de quelque condition ou qualité qu'ils fussent, d'aller s'établir dans les pays étrangers sous peine de confiscation de corps et de biens.

Avec les agréments d'un style imagé et pittoresque (et n'était la crainte d'être entraîné à blesser la vérité historique), il nous serait facile de retracer plus d'une scène pathétique entre celles où furent mêlés les protestants dans ces galeries célèbres. Ainsi l'acte des enfants de Jean Petitot se jetant aux pieds du roi pour obtenir le pardon de leur vieux père; ainsi la démarche de l'avocat Charles Ancillon, fils aîné du fameux pasteur, député à la cour par les réformés de Metz pour représenter que la Révocation ne devait pas les atteindre, protégés qu'ils étaient par les priviléges du pays. Il y a tout un drame dans ce simple épisode. Ancillon fut à peine écouté. Il demande qu'eu égard à l'âge des quatre pasteurs, on leur accorde d'attendre jusqu'au printemps pour quitter le sol natal. « Quoi! Monsieur, s'écria Louvois, ils n'ont qu'un pas à faire pour sortir du royaume, et ils n'en sont pas encore dehors! » Belles paroles dans la bouche d'un ministre tout-puissant, prononcées sous l'inspiration ou par les ordres de ce monarque auquel Racine faisait dire, en le comparant à Titus :

> J'entrepris le bonheur de mille malheureux;
> On vit de toutes parts mes bontés se répandre;
> Heureux, et plus heureux que tu ne peux comprendre,
> Quand je pouvais paraître à ses yeux satisfaits
> Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits.

Enfin nous aurions à rappeler quelques noms de protestants qui, malgré la sévérité des lois, furent employés à Versailles par l'ancienne monarchie, satisfaite de leurs services. Deux des plus remarquables furent les jurisconsultes Pfeffel, le père et le fils, tous deux

gens de mérite et très considérés qui, depuis la régence jusqu'à la révolution, furent attachés au département des affaires étrangères pour donner leur avis sur les rapports de la France avec l'Allemagne.

Mais ces réminiscences nous entraîneraient trop loin. La ville et le château, en tant que musée, doivent nous occuper principalement aujourd'hui.

Une promenade dans la ville de Versailles, pour y recueillir des souvenirs protestants est une courte promenade.

L'hôtel de Le Tellier, au pied du château, nous rappelle l'un des implacables promoteurs de la Révocation. On sait que la mine hypocrite du vieux chancelier, au sortir de ses entretiens avec le roi, arracha un jour au duc de Gramont cette mordante invective : « Je crois voir une fouine qui vient d'égorger des poulets et qui se lèche le museau plein de leur sang. » Par une rencontre singulière et qu'on croirait une antiphrase imaginée à dessein, cette demeure, d'odieuse mémoire, est située rue des Bons-Enfants.

A deux pas de là s'élève l'hôtel Louvois, aujourd'hui l'intendance.

Quelques autres hôtels des autres ministres du grand roi et de ses successeurs, que nous pourrions également citer, ne nous rappelleraient que des souvenirs analogues.

L'hôtel du ministère des affaires étrangères, construit dans la seconde moitié du siècle dernier, renfermait ces archives célèbres et impénétrables où Rhulière vint, par ordre du gouvernement, chercher les principaux matériaux de son mémoire sur le projet d'édit pour rendre aux protestants la liberté civile.

La révolution nous avait légué une rue *Bayle*, du nom du célèbre encyclopédiste protestant, rue à laquelle on a rendu, en 1806, — nous ne savons trop pourquoi, — son ancien nom d'Angoulême.

Les demeures des trois députés protestants du tiers état nous sont connues ; elles n'offrent pas un intérêt particulier. Quelques années après son court passage à Versailles, *Rabaut-Saint-Etienne* venait demander un autre asile, — cette fois moins public, — aux environs de la ville. C'est du fond de cette retraite, et pour ainsi dire à la veille de la mort, qu'il écrivit aux citoyens du département du Gard pour justifier sa conduite et provoquer un mouvement contre le despotisme de la capitale.

La ville moderne doit à un célèbre artiste protestant l'un de ses

monuments les plus remarquables, élevé dans l'église Saint-Louis à la mémoire du duc de Berry. Pradier y a représenté la Religion tenant une croix de la main gauche et soutenant de la droite le prince expirant. Ce groupe, qui avait été retiré dans des magasins durant tout le règne de Louis-Philippe, fut rétabli à sa première place en 1852.

Dans l'une des principales rues de Versailles s'élève l'église protestante. Ce petit édifice a une histoire qui pourrait fournir matière à des rapprochements singuliers. De Louis XIV jusqu'à l'époque de la Révolution, le roi et toute la cour étaient dans l'usage de suivre la procession de la Fête-Dieu, depuis l'église Notre-Dame, qui était la paroisse royale, jusqu'au château, où la chapelle servait de reposoir ; un second reposoir était toujours placé à l'hôtel de Conty. Au lieu du reposoir mobile, que l'on était obligé de construire tous les ans, Louis XV fit élever, sur les dessins de de Wailly, contrôleur des bâtiments, une jolie chapelle destinée à recevoir la procession.

En l'an II, cette chapelle devint le lieu de réunion des assemblées populaires; en l'an V, ce fut le temple des théophilanthropes versaillais; de 1804 à 1828, il servit encore de reposoir pour la procession épiscopale; enfin, cette même année 1828, il fut consacré au culte protestant et inauguré le 2 mars, par MM. Marron et Boissard, présidents des consistoires des deux Eglises réformée et luthérienne de Paris.

L'intérieur de l'église est une rotonde de 10 à 12 mètres; autour est une galerie élevée de quatre marches. Douze colonnes d'ordre ionique, d'environ 6 mètres de haut, supportent la coupole. Des demi-colonnes, engagées dans la muraille, formaient dans le haut l'accompagnement des tribunes. Toutes ces colonnes présentaient des cannelures peintes, bleu et or, ainsi que l'entablement. Au-dessus on voyait les douze apôtres en figures dorées, groupés deux à deux, et, dans la coupole, des anges jetant des fleurs et faisant des encensements. Toutes ces peintures, qui avaient été exécutées par Briard, ont complétement disparu.

Son château, son parc, son musée, l'air salubre de la contrée, le voisinage de Paris, et peut-être d'autres motifs encore, font de Versailles un séjour favori pour les étrangers, et l'on compte parmi eux bon nombre de familles anglaises protestantes. Un temple, sur les deux qui existent dans la ville, est spécialement destiné à cette no-

table partie de la population. La forme de cet édifice, élevé à la fin de 1859, rappelle de loin l'architecture du XIII[e] siècle. Les fondations sont de briques, le bâtiment est de bois et de fonte, et il a cela de particulier qu'il est arrivé dans les chantiers en morceaux étiquetés et numérotés peu de jours seulement avant sa mise en place. Ce mode de construction, très usité, comme l'on sait, en Amérique, convient bien à un peuple voyageur, comme le peuple anglais, et le jour où les sujets de la reine auraient lieu d'abandonner la cité royale, ils pourraient emporter avec eux leur église dévissée, repliée et empaquetée. Cette curieuse construction est sortie des ateliers de la maison *Hemming and C[o]* de Londres. L'intérieur est décoré de jolis ornements et de vitraux factices, fort heureusement composés par les dames anglaises de la ville.

Mais si Versailles, en tant que cité, est peu riche en souvenirs intéressants pour un ami de l'histoire protestante, voici venir un véritable Elysée, où il retrouvera tous les grands hommes dont les noms lui sont chers et font battre son cœur ; car beaucoup d'entre eux seront l'immortel honneur de la France et de l'humanité.

Le château de Versailles n'a pas été atteint par la révolution; on ne songea même pas à le renverser ; seul, l'auteur du *Tableau de Paris*, Mercier, osa demander à la Convention nationale, dont il était membre, qu'on n'en laissât pas pierre sur pierre. Déjà, dans son livre *l'An 2240*, il avait peint l'ombre de Louis XIV « arrosant des pleurs du repentir une dernière colonne à moitié brisée de son orgueilleux et coûteux monument. » Sa motion fut rejetée, et l'on fit cette malicieuse remarque qu'il avait demandé cette destruction pour accomplir sa prophétie. Toutefois, l'état de dégradation où était tombé le superbe palais menaçait de le réduire tôt ou tard aux décombres où Mercier avait souhaité de le voir, lorsqu'en 1833 le roi Louis-Philippe eut la pensée de consacrer l'ancienne demeure des rois *à toutes les gloires de la France*, en rassemblant dans son enceinte des collections d'objets d'art de toute nature, offrant un caractère historique. On recueillit, dans les dépôts de la couronne et dans les résidences royales, les peintures, statues, bustes, ou bas-reliefs, représentant des faits ou des personnages célèbres de nos annales, et, afin de combler les lacunes qu'offraient ces éléments divers, un nombre considérable de tableaux, de statues et de bustes fut commandé aux artistes. Toutes choses ont leurs contradicteurs,

et il n'en manqua pas pour blâmer, en termes plus que sévères, l'idée du monarque et son exécution. Les plus modérés n'auraient voulu voir placer, dans ces immenses galeries, que des chefs-d'œuvre du plus grand prix ; mais cela était impossible, puisque le musée n'était pas formé au point de vue de l'art, mais à celui de l'histoire. Un tableau authentique nous retraçant la physionomie d'un grand homme n'a pas absolument besoin d'être une œuvre de mérite, pourvu qu'elle soit fidèle, tandis que l'art, au contraire, regarde comme une intolérable gêne la nécessité d'être exact. Loin de les blâmer, louons donc les fondateurs du musée de Versailles, et de leur bon vouloir et de leur bonne œuvre. Ils ont à la fois préservé pour l'avenir un monument national que la France paya si chèrement, et créé l'une des institutions les plus utiles que puisse posséder un peuple : son histoire vivante dans un palais historique!

La première place dans notre galerie est au véritable fondateur de Versailles, au roi Henri IV; elle lui appartient

Et par droit de conquête et par droit de naissanec.

Son portrait y frappe nos yeux de toutes parts. Statues, bustes, bas-reliefs, peintures, nous représentent la sarcastique figure du fils de Jeanne d'Albret. Antoine de Bourbon, son père, se rencontre une fois à côté de lui sur une toile due à un habile artiste, et l'une des meilleures que le XVIe siècle ait léguées au musée de Versailles. Ce monarque, faible et indécis, fait ombre aux figures martiales des Condé, dont deux principalement nous intéressent : l'illustre victime de la plaine de Jarnac, qui tomba en montrant la belle devise de sa cornette : *Doux de mourir pour Christ et le pays*, et son fils, que le poison emporta en 1588 à Saint-Jean d'Angely. La série des grands capitaines des armées huguenotes se poursuit par d'autres noms illustres : Montgommery, l'innocent meurtrier de Henri II; François de la Rochefoucauld, le soldat de Dreux et de Montcontour, l'une des mille et mille victimes de la Saint-Barthélemy; le Bayard huguenot, François de la Noue, si bien surnommé Bras de Fer; les trois Coligny, et ces infatigables compagnons et amis du roi de Navarre, La Trémouille, duc de Thouars; Henri de Bourbon-Malause, son filleul; Henri d'Albret de Miossens; Jean, baron de Harambure; enfin Jean de Beaumanoir-Lavardin, qui fut maréchal de France.

Avec Henri, duc de Rohan, nous entrons dans le XVIIe siècle mi-

litaire, où les grands noms de la Réforme deviennent de plus en plus rares et où, sur le terrain glissant de la politique, presque tous ont plus ou moins failli. Voici deux portraits du connétable de Lesdiguières, non loin des maréchaux Henri Durfort de Duras et Henri de La Tour d'Auvergne, duc de Bouillon. Près d'eux la mâle physionomie de Duquesne, celles du vicomte de Turenne, du duc de Caumont La Force et du comte de Lorges-Quintin, le dernier maréchal de France qui ait appartenu au protestantisme (1702), et dont la fille fut la duchesse de Saint-Simon.

Le XVIIIe siècle fut pauvre en soldats. La révolution, l'empire et les règnes suivants sont représentés, à notre point de vue, sous les traits de Cafarelli du Falga, mort à Saint-Jean d'Acre, de Reynier, de Rapp et de Baudin. Reynier, que les indigènes d'Egypte avaient, pendant la campagne, surnommé *l'homme juste,* est figuré trois fois au musée. L'un de ses portraits est dans la salle des guerriers célèbres; l'autre dans la salle de 1792, où il porte son premier uniforme, celui de canonnier du bataillon du Théâtre-Français, et le troisième est dans la salle des aquarelles; c'est un dessin au fusain de Dutertre.

Rapp fut à Iéna, à Dantzig, à Essling, à Austerlitz et à la Moskowa. La bataille d'Auterlitz, peinte par Gérard, est principalement la reproduction du trait de bravoure de l'aide de camp de Napoléon raconté ainsi par MM. Haag, d'après les Mémoires du général : « La garde impériale russe venait de tenter un suprême effort en se jetant en masse sur le centre de notre armée. Déjà la cavalerie avait pénétré au milieu de nos carrés. Napoléon, à qui un pli du terrain dérobait la vue d'une partie de l'ennemi, ordonna à son aide de camp de prendre les mamelucks, deux escadrons de chasseurs, un de grenadiers de la garde, et de se porter en avant pour reconnaître l'état des choses. Le danger était grand. A l'approche de ce petit détachement, l'ennemi lâche prise et fond sur lui. Le choc fut terrible. En un instant l'artillerie russe est enlevée, la cavalerie culbutée et mise en fuite. Les ennemis, après s'être ralliés, reviennent à la charge; leurs réserves les soutiennent. La lutte recommence avec acharnement, l'infanterie n'ose hasarder son feu, tous les rangs sont confondus, on combat corps à corps; mais à la fin la victoire nous reste. Rapp, tout couvert de sang, son sabre brisé à la main, suivi du prince Repnine, le colonel des chevaliers-gardes d'Alexandre, qui avait été

fait prisonnier, vint rendre compte à l'empereur de ce beau fait d'armes. »

L'amiral Baudin, dernier venu, clôt glorieusement cette galerie militaire de trois siècles, où il représente notre époque.

Aux défenseurs du pays appartenait la première place dans nos listes; revenons sur nos pas pour rechercher les traits des grands hommes d'Etat et des autres personnages célèbres qui, toujours au même titre, sollicitent notre attention.

C'est une heureuse idée de nous avoir montré, plusieurs fois, l'image vénérable d'un homme de bien par excellence, du chancelier de l'Hôpital; Sully, moins sympathique, se rencontre aussi sous divers aspects. Parmi les portraits de diplomates, nous distinguons l'hésitant et faible Paul de Foix et le sceptique, — nous allions dire le cynique, — cardinal Duperron, que l'on sait fils de réformés, mais pour qui le temporel pesait plus dans la balance que le spirituel, et qui n'abjura qu'en parfaite connaissance de cause. Le souvenir de la bienveillante équité de Malesherbes envers les protestants ne nous permet pas de le passer sous silence. On se rappelle que, faisant allusion à Lamoignon de Basville, il disait pour justifier sa conduite : « Il faut bien que je leur rende quelques bons offices; mon ancêtre « leur a fait tant de mal! » En apercevant, à son tour, le portrait de l'immortel auteur de l'*Esprit des lois*, nous ne pouvons non plus nous empêcher de remarquer qu'il doit son nom à une libéralité de Jeanne d'Albret. Jean de Secondat, son aïeul, maître d'hôtel de cette princesse, reçut, en récompense de ses services (1561), une somme de dix mille livres qu'il employa à l'acquisition de la terre de Montesquieu.

L'étude du droit et les lettres revendiquent le célèbre *Denis Godefroy*, « le plus docte et le plus profond de tous les interprètes des lois civiles, » au jugement de d'Aguesseau; *Cujas*, *Scaliger*, *Ramus*, si connu de ceux qui nous font l'honneur de nous écouter; le vertueux Pierre *Pithou*, et plus tard l'apostat Paul *Pélisson*, écrivain habile, quoi qu'on en ait dit, et ami dévoué; enfin Benserade, et l'académicien Conrart.

Jean-Jacques *Rousseau*, c'est-à-dire l'image de la révolution menaçante, a aujourd'hui son portrait répété trois fois dans ces galeries où son nom fut si souvent honni, d'où tant d'ordres partirent pour brûler ses écrits. Il est là côte à côte avec ses ennemis et ses contra-

dicteurs, et Voltaire, son sourire narquois sur les lèvres, semble n'être pas le moins étonné du voisinage. On peut dire, en parodiant un mot célèbre prononcé dans ces lieux mêmes, que ce qui étonnerait le plus ces grands hommes, s'ils pouvaient revenir de nos jours visiter Versailles, ce serait de s'y voir, fût-ce en peinture! Avec Voltaire, le généreux défenseur des Calas et des Sirven, et qui put écrire:

J'ai fait un peu de bien, c'est mon plus bel ouvrage,

il faut aussi mentionner, pour mémoire, le fils de l'horloger *Caron de Beaumarchais.*

Voici Louis de Fontanes, qui fut grand maître de l'Université; comme Beaumarchais, il appartient au protestantisme par sa naissance, et par l'inspiration qui lui dicta un de ses poëmes, couronné par l'Académie française. Moi, dit-il à l'occasion de l'édit qui rendit aux protestants leurs droits civils,

Moi, né d'aïeux errants qui, dans le dernier âge,
Du fanatisme aveugle ont éprouvé la rage,
Puis-je ne pas chanter cet Edit immortel
Qui venge la raison sans offenser l'autel?

Et, dans son tableau des persécutions, il nous montre :

Le Dieu de paix servi par la main des bourreaux
Le prêtre encourageant le soldat sanguinaire,
Les enfants pour jamais arrachés à leur mère,
Des femmes, des vieillards immolés sans remord
Et contraints de choisir le mensonge ou la mort.

Deux illustres contemporains de Fontanes nous arrêtent ensuite : *Benjamin Constant* et *Georges Cuvier.* Tous deux ont joué comme lui un rôle non moins important dans la politique que dans les lettres.

Les dernières figures qui nous aient frappé dans les galeries de Versailles sont celles de divers artistes. Ce sont d'abord les traits (plus ou moins authentiques) de *Jean Goujon,* puis ceux des peintres *Samuel Bernard,* le père, par Robert Tournières; *Louis Testelin,* par Lebrun; Mademoiselle *Chéron,* par elle-même; *Sébastien Bourdon,* et plus loin ceux de son père, ouvrages de Sébastien Bourdon lui-même. Très fécond et très habile, ce maître brillait surtout dans les grands travaux. L'un de ses meilleurs fut la galerie de l'hôtel du président de Bretonvilliers, entreprise en 1658, et l'on sait que la

mort le surprit comme il était occupé à peindre un plafond au palais des Tuileries (1671).

On ne s'ennuie pas dans un musée; mais on s'y fatigue. Versailles étant un musée très riche, nous craindrions d'y promener trop uniformément nos auditeurs et de lasser leur admiration. Pour tromper les longueurs de ces galeries, toutes les ressources de la rhétorique semblent impuissantes. Cependant force nous est d'y recourir, et c'est (nous l'avouons ingénument) pour ne pas tomber dans l'ornière des *cicerone* de profession que nous n'avons pas parcouru les salons de Versailles dans l'ordre où ils se présentent naturellement, et que nous avons groupé par séries les grands hommes disséminés à tous les étages du château. Maintenant, après cette courte explication, un peu tardive peut-être, sur notre manière de procéder, nous allons reprendre notre fil conducteur et nous arrêter à des physionomies moins sévères que toutes celles qui nous ont frappé jusqu'ici.

Ce n'est pas que les héroïnes de la Réforme dont nous voulons parler aient été des femmes frivoles, tant s'en faut; mais elles étaient femmes, et en cette qualité elles nous intéressent déjà davantage.

Un hommage d'abord à l'illustre sœur de François Ier, *Marguerite d'Angoulême*, la première en date et en mérite; puis saluons *Renée de France*, duchesse de Ferrare, que nous pouvons contempler deux fois dans deux portraits de la meilleure école française du XVIe siècle; *Jeanne d'Albret*, la femme forte de l'Evangile, comme le lui répétèrent à l'envi les poëtes de son temps, à peine reconnaissable, tant la toile a souffert des injures des siècles; *Jacqueline de Rohan*, marquise de Rhotelin, mère du duc de Longueville, et qui, parmi ses illustres descendants, compte le roi d'Italie, Victor-Emmanuel; *Anne de Pisseleu*, duchesse d'Etampes, que « les luthériens avaient attirée à leur cordèle, » dit Florimond de Ræmond, et qui racheta, par une fin austère, mais non bigote, les curiosités de sa jeunesse passagèrement dérobée aux rigueurs de la stricte morale; *Marie de Barbançon*, qui épousa le catholique Jacques-Auguste de Thou, « l'illustre historien, disent MM. Haag, que l'on serait tenté de ranger parmi les gloires les plus pures du protestantisme, tant il était étranger aux passions, aux préjugés, à l'aveuglement de ceux qui le combattaient, et trop souvent de ceux qui le défendaient. » Ce peu de noms, voilà tout ce que le musée de Versailles a pu recueillir de femmes célèbres appar-

tenant à la Réforme. En vérité c'est peu, trop peu. — Tout un côté de notre histoire reste ici dans l'ombre; nous demandons à l'administration quelques efforts qui seraient faciles pour combler une partie de ce vide regrettable.

Rappelons cependant encore, Charlotte de Bavière, duchesse d'Orléans, mère du Régent, officiellement convertie au catholicisme; mais qui, toute sa vie, continua de donner des preuves de son attachement à la religion maternelle; et, dans un salon voisin, Madame de Staël, illustre écrivain et plus illustre penseur, qui, néanmoins aurait été bien étonnée d'apprendre qu'elle prendrait place un jour dans un musée consacré *à toutes les gloires*, et où Necker, son père, ne se trouverait pas.

A côté des portraits que nous venons d'énumérer, il y a encore à Versailles de grandes toiles qui se rattachent intimement à l'histoire protestante, et qui, à ce titre, méritent une mention.

Nous plaçons, en première ligne, le *Camp du Drap d'or*. On sait que, dans cette journée, la France fut à la veille d'épouser la cause de la Réforme.

« Le grand roi François Ier, dit Branthôme, quelque grand zélateur qu'il fust de l'Eglise romaine, si cuida-t-il s'esbranler de son obéissance, lorsque luy et le roi d'Angleterre s'assemblèrent à Bouloygne et Calais, et qu'en leur entrevue s'entre-dirent leurs grands mescontentemens qu'ils avoient et du pape et de sa cour pour les grands extorsions, deniers, annattes, qu'elle tiroit tous les ans de la France et de ses subjets : de sorte que je tiens de bon lieu et se disoit alors, qu'il estoit a mesmes de le renoncer, comme l'Anglois; mais le mariage accordé de la niepce du pape et de M. d'Orléans, despuis nostre roy Henry II, rabilla tout; comme de l'autre costé le mariage de l'Anglois avec Anne de Boulen, et dissolution de son premier, gasta tout, et le révolta contre le pape. »

Henri IV sous les murs de Paris, deux grands tableaux de Rouget et de Tardieu; — le même au combat de Fontaine-Française; — la *Prise de Privas*; — la *Réduction de Nîmes* et celle de Montauban; — le *Siége de la Rochelle*, sont autant d'ouvrages devant lesquels nous aimerions à nous arrêter longtemps, parce qu'ils retracent quelques-unes des grandes parties où s'est jouée la fortune du protestantisme français; mais les instants dont nous disposons sont comptés et, loin de pouvoir entrer dans les détails, à peine nous sera-t-il facile d'a-

chever cette longue revue. Un tableau moderne rentre encore dans la catégorie de ceux dont nous venons de parler, et c'est malheureusement le dernier que nous ayons trouvé sur notre route; il nous retrace la visite de l'empereur à la manufacture de toiles peintes de Jouy, fondée par Oberkampf; l'illustre manufacturier, son fils, et ses filles, Emilie et Laure, qui ont fait bénir le nom de Mallet, figurent dans ce tableau signé d'un maître, Isabey.

Tel est à peu près le relevé exact de ce que le musée de Versailles a consacré aux souvenirs glorieux de la Réforme française, et si l'énumération a paru longue, combien plus longue, malheureusement, serait encore la liste des omissions. Nous avons noté quelques-unes des plus choquantes, qui prouvent que le hasard seul a présidé au choix des grands hommes présentés à notre admiration.

Tout le monde a eu sur les lèvres avant nous les noms que nous allons citer. C'est le fondateur même de la Réforme, *Calvin*, dont rien ne vient rappeler le souvenir, si ce n'est Luther, qui figure parmi les grands hommes étrangers et qui nous fait regretter davantage cette absence du réformateur français; c'est *Théodore de Bèze*; ce sont les célèbres pasteurs *Chamier, du Bosc, Claude, Saurin*, etc. Parmi des savants de premier ordre, c'est *Lefèvre d'Etaples*, le premier traducteur de la Bible, c'est *Samuel Bochart* que Vossius appelait « le plus docte de tous les hommes vivants, » Guy Patin « le savant le plus instruit dans les langues orientales, » Gassendi « l'homme de l'érudition la plus vaste, » et Casaubon « un homme d'un génie divin. » C'est *Casaubon* lui-même, et *Turnèbe*, et *Saumaise*, et *Bayle;* et *Viète*, ce grand mathématicien; ce sont les *Etienne*, les *de Tomnes*, si célèbres imprimeurs; le poëte *Marot; Bernard Palissy* ce grand génie dans son genre; l'agriculteur *Olivier de Serres;* le père de la chirurgie moderne, *Ambroise Paré*; *Papin*, l'immortel inventeur; Théophraste *Renaudot*, qui créa le levier que demandait Archimède, le journalisme; le mémoriographe *Tallemant des Réaux ;* le financier *Samuel Bernard*, et tant d'autres, nos contemporains d'hier, qui brillent également par leur complète absence.

Consacré d'après son titre *à toutes les gloires de la France*, le musée de Versailles n'a pas refusé son hospitalité à quelques grands noms et à quelques grandes figures des pays étrangers. Beaucoup, à ce titre, rentrent dans notre domaine. Ici nous sommes obligés d'abré-

ger; mais en courant nous distinguons entre tous de grands princes d'Allemagne, parmi lesquels *Bernard de Saxe-Weimar,* allié de la France, et un instant l'hôte du palais de Versailles. Près de *Christian VII,* de Danemark, nous retrouvons aussi le visage de connaissance de *Gustave III,* roi de Suède, qui avait assisté à Versailles aux premières expériences aérostatiques. Sur le portrait de son prédécesseur, *Charles XII,* on lit cette inscription :

« Voicy l'unique portrait que Charles XII, de glorieuse memoire, roi de Suède, a jamais permis qu'aucun peintre tirât de lui après son avénement à la couronne. On croiroit même qu'il se fût repenti d'avoir donné cette permission, puisque le portrait étant achevé, il en coupa lui-même le visage avec un canif et qu'on a pourtant tâché de racommoder, ayant eu l'honneur de servir un si grand monarche, en qualité de son peintre et étant le seul qui ait pu donner à la postérité ses véritables traits par le présent portrait que je fis à Lund en Scanie, l'an **1718**, la même année que ce héros fut tué au siége de Frédricshall, en Norwége; je me fais gloire d'y souscrire mon nom. DAVID VON GRAFT. »

Bernadotte était moins sévère; on le retrouve plusieurs fois.

Par une transition assez facile, le grand prince d'Orange *Guillaume de Nassau,* nous amène à parler de l'Angleterre qui fournit à notre observation *Henri VIII, Elisabeth, Cromwell, Shakespeare, Newton, Castelreagh, Fox, Pitt* et *Nelson,* et ces grands artistes *Josué Reynolds* et *John Flaxman.* Enfin, chez les Américains, voici l'illustre *Washington*, le fameux marin *Paul Jones,* et des portraits de plusieurs présidents de la république américaine, dont le front nous révèle de grandes et fermes intelligences. Ah! c'est que pour arriver, ceux-là, au poste qu'ils occupent, il leur a fallu plus que la peine de naître!

Le dernier venu parmi ces noms immortels y a été introduit par décret souverain. Ordinairement les portes de Versailles ne s'ouvrent pas avec tant de bruit; mais aussi le cas était exceptionnel et le monde civilisé a contre-signé la loi: le nouvel élu se nomme *Alexandre de Humboldt.*

Avant de finir, disons un mot des œuvres des artistes protestants placées à Versailles. Ce sera un honneur rendu à des noms qui, quoiqu'ils ne figurent pas par une représentation plus sensible, n'en

méritent pas moins que nous leur donnions un souvenir. Nous avons plus haut cité *Testelin, Bourdon, Samuel Bernard* le père, et Mademoiselle *Chéron*. Ces premiers ont au musée quelques toiles. On regrette de n'y rien voir de Louis Chéron et de divers autres peintres distingués; mais voici un ouvrage de *Jacques Rousseau* et deux tableaux signés *Philippe Meusnier*. L'un des portraits du grand Condé est de *Nicolas Eude*, membre de l'Académie de peinture. Il a représenté Hercule assis fixant les traits du prince sur une peau de lion soutenue par deux génies. La gloire élève une couronne sur la tête du héros. Des coreligionnaires modernes font compagnie à ces remarquables artistes. *Ary Scheffer* est représenté par sept toiles; son frère *Henry*, dont la cendre est à peine refroidie, a aussi donné quelques œuvres. Les deux *Johannot*, Alfred et Tony, moins heureux dans la grande peinture que dans le dessin d'illustration, où leur nom est populaire, ont peint d'importantes scènes historiques. Enfin nous nous arrêtons devant plusieurs ouvrages de M. *Lugardon* et d'Alexandre *Odier*, parmi lesquels *l'Entrée d'Henri IV à Montmélian*.

La sculpture revendique pour le célèbre *Jean Cousin* la copie en plâtre de la statue de Philippe de Chabot, dont l'original est au Louvre, et pour *Barthélemy Prieur*, quatre morceaux, malheureusement la plupart en copies. Un seul sujet étranger à l'histoire, et d'une main moderne, est exposé dans les galeries de Versailles, ce sont *Les Trois Grâces* de Pradier. On raconte que la crainte d'être accusé d'avoir imité Canova arrêta longtemps le célèbre artiste. On sait qu'il triompha de la difficulté du sujet et que son groupe est resté l'une des œuvres les plus estimées de la statuaire moderne. Seize autres statues ou bustes de ce maître sont encore l'honneur des galeries, entre lesquels le général Damrémont et le comte de Beaujolais, magnifique travail à qui une place exceptionnelle a été réservée dans le musée.

Parmi les chefs-d'œuvre d'horlogerie qui ornent les salons de Versailles, y en a-t-il provenant de ces mécaniciens de génie nommés *Berthoud* et *Bréguet?* Le temps nous manque pour nous en assurer. Certes, leur mémoire est digne du lieu!

Le musée de Versailles ne renferme pas seulement des statues, des tableaux, des médailles, etc. Tous les souvenirs historiques quels qu'ils soient lui conviennent, et il les recueille avec empressement. Son actif administrateur, M. Eudore Soulié, a placé depuis quelques

années dans la chambre à coucher de Louis XIV, le portrait en cire de ce monarque, coiffé d'une de ces énormes perruques que, dans sa majesté royale, il portait avec un si noble orgueil. La vue de ce chef-d'œuvre *capillaire*, pour nous servir du mot à la mode, nous rappelle que le monarque dut être frappé dans l'un de ses goûts les plus chers et sans qu'il eût pu prévoir le coup qu'il se portait à lui-même, par la révocation de l'Edit de Nantes. Hâtons-nous de nous faire comprendre. Les protestants, si industrieux et si inventifs, avaient apporté dans le travail des cheveux une perfection inconnue jusque-là, et par leur talent ils avaient beaucoup contribué à rendre contagieuse la manie des perruques, poussée si loin pendant près d'un siècle. MM. Haag, qui n'ont rien oublié dans leur utile ouvrage, consacrent quelques lignes à ce trait historique. « Cette branche d'industrie, disent-ils, fut une de celles qui eut le plus à souffrir de la Révocation. De toutes les provinces de la France beaucoup de perruquiers (le titre de *coiffeur* n'était pas encore imaginé) s'enfuirent dans les contrées hospitalières qui leur offrirent un asile et ils y introduisirent l'art de fabriquer les coiffures de faux cheveux. Ces honorables artisans rendirent nationale en Prusse la fabrication des perruques et enlevèrent à la France la fourniture de toutes les cours de l'Allemagne et du Nord. »

Notre rapide promenade qui, par la force des choses, se trouve ressembler plutôt à une course vagabonde qu'à une tranquille excursion, se termine, suivant l'usage, dans le château de Trianon. La grande galerie renferme une *Vue de Genève*, la cité calviniste et un tableau d'*Eugène Deveria* qui représente Catherine de Médicis et la duchesse de Savoie déchirant et jetant au feu les *Nouvelles* qu'elles avaient composées, convaincues qu'elles sont de la supériorité de celles de Marguerite de Navarre qu'on leur lit. C'est là un bon mouvement, assez peu connu, de ces princesses fanatiques. Pourquoi ne se sont-elles pas ralliées aussi bien à toutes les doctrines de la sœur de François Ier ?

Tel est Versailles au point de vue huguenot.

On voit qu'en somme l'histoire protestante n'a eu qu'à gagner à la fondation de ce magnifique musée, vivante nécropole où les fils peuvent venir puiser des idées consolantes et des inspirations de courage dans la vue des travaux et des hauts faits de leurs ancêtres, ou seulement dans l'étude iconographique à laquelle ils sont conviés.

Versailles a montré, plus visiblement que des lois n'auraient pu le faire, les passions religieuses du pays enfin calmées. Les protestants sont venus prendre au soleil, avec leur cortége de glorieux souvenirs, la place qui leur appartient et que jadis on leur refusait au nom de leur salut. Les bûchers sont éteints. Versailles atteste qu'ils ne se rallumeront jamais.

Versailles, c'est la lime sur laquelle vient se briser la dent maudite des faussaires historiques ; car c'est l'histoire même ; l'histoire, qui n'est pas seulement, quoi qu'en ait dit le plus grand homme d'esprit des temps modernes, « un ramas de tracasseries que l'on fait aux morts, » mais qui est encore et surtout le commencement de cette immortalité en vue de laquelle nous devons tous employer les instants trop courts de cette vie. C'est le glaive que Dieu mit aux mains de l'ange pour peser dans la balance si souvent incertaine de la justice humaine et y établir cet équilibre que de notre vivant nous cherchons toujours et qui toujours nous échappe.

L. Lacour.

M. Ch.-L. Frossard a prononcé ensuite la prière de clôture.

PARIS. — TYP. DE CH. MEYRUEIS ET COMP., RUE DES GRÈS, 11. — 1862.